

ÉCOLOGIE ET ÉTHIQUE BIBLIQUE

Il n'existe ni lien ni opposition a priori entre l'écologie et l'idée de création dans la Bible. Selon celle-ci, le monde créé est donné à l'homme, même s'il lui faut courir quelques dangers. La Bible ignore que l'homme puisse en compromettre gravement l'équilibre. Le souci de l'environnement n'aurait donc pour elle d'intérêt que dans la mesure où il en va du bien-être de l'homme. Si ce souci milite contre l'homme par idolâtrie de la nature, il s'affronte à l'idée biblique.

Si l'on considère les récits de la Genèse comme n'ayant pas de portée historique ou scientifique, – selon la tradition rabbinique ce ne serait nullement leur vocation –, mais comme un livre de sagesse, devant éclairer l'homme sur lui-même et l'homme dans sa relation au monde, on peut percevoir en quoi le récit de la création peut nous aider à réfléchir sur des problèmes aussi actuels que ceux évoqués plus haut: le devenir de l'homme et de la planète.

Qu'induit au fond la notion de création du monde? Cela signifie bien sûr d'une part, que l'ensemble de la création, c'est-à-dire l'univers et tout ce qu'il contient est en lien avec D-ieu, ce que manifestent à la fois son "acte créateur" et la "providence" qu'il ne cesse et ne peut cesser d'exercer sur eux. Il y est tout aussi clair que la création est faite pour l'homme qui peut donc en disposer.

En effet, l'idée de création, telle qu'elle ressort des trois premiers chapitres de la Genèse n'est pas une idée exprimant seulement l'initiative de D-ieu, mais elle établit un jeu de relations entre Lui et l'homme, ainsi qu'entre l'homme et la nature.

La création dit d'abord le lien établi pour que l'homme vive. Dans l'histoire d'Adam, la nature apparaît comme un jardin planté par D-ieu pour y placer l'homme. "D-ieu planta un jardin en Eden à l'est, et y mit l'homme qu'il avait créé. Et D-ieu fit pousser tout arbre agréable à voir et bon à manger" (Genèse II, 8). Originellement aussi, cette nature est présentée comme désertique parce qu'il n'y a pas de pluie. D'homme il n'y a pas encore pour travailler la terre (Genèse II, 5). Dans la formation de l'univers enfin, en six jours, l'humanité apparaît en dernier (Genèse I, 26).

Tout ceci dit suffisamment la conception anthropocentrique de l'idée biblique de création. Il fallait que cette nature soit dans sa plénitude pour que l'humanité surgisse et la domine. L'homme est clairement appelé à dominer le monde, à le remplir et à le

conquérir. Mais immédiatement aussi l'homme est appelé à sa responsabilité quant à la préservation du monde. Il doit le cultiver, le travailler, mais conjointement le soigner, le préserver. En même temps que l'homme est encouragé à développer ses capacités intrinsèques, et à assurer sa prévalence et sa maîtrise sur le monde, il doit être attentif à poser des limites.

C'est en ce sens, que la Tradition lit le verset de l'Ecclésiaste: «Regarde l'œuvre de D-ieu: qui peut réparer ce que l'homme a dégradé!». Le Midrach commentant ce verset, met en scène l'homme parcourant le jardin d'Eden sous la conduite de D-ieu lui-même: «Vois mes œuvres, comme elles sont belles et dignes d'éloges: tout ce que j'ai créé c'est pour toi que je l'ai créé. Sois attentif à ne pas dégrader, ni détruire mon monde. Car si tu le dégrades, il n'y aura personne pour le restaurer derrière toi!».

Mais dans toute prise en considération de l'environnement, c'est de l'homme qu'il s'agit et exclusivement de lui: tant il est vrai qu'il n'est et ne saurait être d'environnement que de l'homme et pour l'homme. Tout discours qui en viendrait à oublier l'homme au nom du respect de la nature, a fortiori à le gêner, voire à le nier dans son existence, serait naturellement et immédiatement condamné: car la Bible établit clairement un autre lien tout aussi fondamental: celui de la création, c'est-à-dire de la nature créée par D-ieu avec l'histoire, c'est-à-dire avec l'histoire humaine.

On ne prête pas toujours attention au fait que dans la Genèse notamment, mais aussi dans tel ou tel psaume dit de création (par exemple le psaume 136), le récit de l'avènement de la nature à l'existence par les mains ou la parole de D-ieu ouvre sans transition au récit d'une histoire dominée exclusivement par l'homme. Autrement dit, l'"environnement" instauré par la création, est pour la Bible le lieu du "bruit et de la fureur", de la sagesse et de la violence, de la sainteté et du péché, qu'il ne s'agit pas moins que de célébrer comme une merveille quasi divine! (cf. psaume 8).

L'homme est effectivement peut-être aux yeux des écologistes «l'élément le moins sympathique, car le moins symbiotique dans cet univers (soi-disant) harmonieux et ordonné, où il ne cesse par son "ubris", par sa démesure d'introduire le plus fâcheux désordre». Mais il y va de sa responsabilité, et il doit faire histoire. Il n'y a à cet égard pas lieu de contester l'homme dans sa seule responsabilité destructrice mais à le rappeler à un devoir qui ne peut qu'aller de pair avec la réalité de la création, et le rétablir dans sa réalité conservatoire, d'abord par rapport à lui-même.

Libre à chacun d'adhérer ou non. Mais il nous semble une fois de plus, qu'un discours purement naturaliste, qui oublie l'ordre d'une transcendance initiatrice, court le risque d'oublier, sinon de nier cet intermédiaire, voire ce médiateur entre elle et la nature, qu'est l'homme. Nous pensons, en effet, que si une divinisation de l'homme peut aboutir aux pires dérives contre la nature, et en fin de compte contre l'homme, une divination de la

nature ne peut qu'aboutir à la négation de l'homme. C'est pourquoi, et dans le respect de la liberté de toute conscience, il nous paraît que le discours biblique de la création, par sa symbolique, fournit une excellente garantie contre un type de dérive dont les dernières décennies nous ont suffisamment manifesté qu'elles n'étaient pas imaginaires.

Gilles BERNHEIM Grand Rabbin de France